



SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU VI^e ARRONDISSEMENT
FONDÉE EN 1898

LA LETTRE D'INFORMATION

N 43 – OCTOBRE 2024

VISITEZ NOTRE SITE : <https://www.sh6e.com/>

MOT DU PRÉSIDENT

Bruno Delmas



Chers sociétaires,

Nos rendez-vous d'automne reprennent avec vigueur.

Dès le 11 octobre notre excursion annuelle nous conduira à la découverte du domaine royal de Marly-le-Roi et à celle du château de Monte-Cristo élevé par Alexandre Dumas après l'immense succès de son célèbre roman.

Le jeudi 17, notre conférence mensuelle permettra à Charles Ribbe, écrivain et élu de notre arrondissement, de nous faire découvrir l'histoire d'un peintre du VI^e arrondissement, Guillaume Lethière, et de son tableau « Le serment des ancêtres », trait d'union symbolique entre Haïti et la France.

Le 6 novembre nous inaugurerons le cycle de nos visites, avec celle de l'église des Carmes et de son couvent riche de sa prestigieuse histoire et de sa tragique destinée.

ACTIVITÉS

EXCURSION À MARLY-LE-ROI



Visites guidées

Vendredi 11 octobre 2024

DOMAINE ROYAL DE MARLY ET CHÂTEAU DE MONTE-CHRISTO

Construit en 1679, le château de Marly est une résidence de Louis XIV. Le palais ressemble à un décor de théâtre et la fameuse machine de Marly approvisionne en eau le jardin. Le château est détruit au XIX^e siècle et le musée du Domaine retrace toute son histoire. Château de Mont-Cristo : Les visites de la demeure et du parc d'Alexandre

Dumas nous feront découvrir l'univers de l'écrivain.

Excursion réservée aux membres à jour de leur cotisation, qui ont reçu un formulaire d'inscription

ACTIVITÉS

CONFÉRENCES À VENIR



Jeudi 17 octobre à 18 h00 précises

LE SERMENT DES ANCÊTRES DE LETHIÈRE, UN TABLEAU PEINT DANS LE VI^e ARDT. ET OFFERT À LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI EN 1823

CLAUDE RIBBE, ÉCRIVAIN ET CINÉASTE

PORTRAIT DE GUILLON LETHIÈRE, de Charles Raymond Chabrillac, Musée Carnavalet

Guillaume Lethière (1760-1832), peintre d'histoire, est connu pour avoir offert à Haïti, en 1823, un tableau évoquant l'indépendance de cette ancienne colonie et l'abolition de l'esclavage. *Le Serment des Ancêtres* a été peint rue de l'Abbaye. Dans sa jeunesse, Lethière avait ouvert un autre atelier à deux pas, rue Childebert. Quand on sait que Lethière a vécu à l'Institut, rue Mazarine, et qu'il a enseigné aux Beaux-arts, c'est un artiste dont la vie est liée au VI^e arrondissement que nous découvrirons.

Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure. L'entrée est libre, sans réservation.

Mercredi 6 novembre**VISITE DE L'ÉGLISE SAINT-JOSEPH-DES-CARMES**

Fresques de la coupole. Photographie Christian Chevalier

Cette église méconnue et quelque peu cachée est pourtant une des plus belles de l'arrondissement.

C'est un lieu où se croisent l'histoire de l'ordre des Carmes et l'histoire de France, un lieu où se décline l'art religieux au XVII^e siècle, avec une magnifique coupole et des chapelles à fresques, enfin un lieu de grandeur et de douleur sous la Révolution, en témoignent les cryptes. Un grand monument de notre patrimoine religieux, accolé à un magnifique jardin.

Visite réservée aux membres à jour de leur cotisation, qui recevront un formulaire d'inscription

Jeudi 21 novembre à 18 h00 précises**UNE « TÉNÉBREUSE AFFAIRE » À SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS**

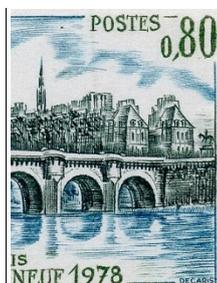
MICHEL THIBAULT , CONSERVATEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DU PATRIMOINE

Pierre Danès, gravure communiquée par le conférencier.

Avril 1577. Les neveux de Pierre Danès, évêque de Lavaur, alors âgé de quatre-vingts ans et presque aveugle, accusent l'un d'entre eux de le tenir séquestré à l'intérieur même de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, afin de s'emparer de son héritage.

Cette accusation est-elle fondée ? Des vignes de Suresnes à l'enclos de Saint-Germain-des-Prés, et du Collège de France au concile de Trente, nous allons mener l'enquête pour tenter de comprendre ce qui se joue dans le huis clos du logis de l'évêque.

*Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure.
L'entrée est libre. sans réservation.*

Mercredi 4 décembre**VISITE COMMENTÉE DU MUSÉE DE LA POSTE**

Musée d'entreprise, le Musée de La Poste a reçu l'appellation « Musée de France ». Il conserve des collections d'une ampleur insoupçonnée : plus d'un million de pièces philatéliques, plus de 200 000 images, 37000 œuvres et objets illustrant l'histoire et les métiers de La Poste du Moyen-âge à nos jours, 30 000 ouvrages imprimés et 800 titres de revues, sans oublier un fonds de mail art et d'art contemporain.

Les collections philatéliques constituent plus de 70% des fonds du musée, ce dernier étant le bénéficiaire et le gestionnaire pour l'Etat du dépôt obligatoire des archives de fabrication des timbres-poste français, d'Andorre et des collectivités d'Outre-Mer, incluant les émissions des timbres des Terres Australes et Antarctiques Françaises.

Les collections d'histoire postale sont également riches d'objets et documents iconographiques illustrant des « PTT » - postes, télégraphes, télécommunications, le télégraphe Chappe, le télégraphe électrique et le téléphone.

Visite réservée aux membres à jour de leur cotisation, qui recevront un formulaire d'inscription.



Jeudi 19 décembre à 18 h00 précises

L'EAU DES CARMES DÉCHAUSSÉS DE LA RUE DE VAUGIRARD

AURÉLIE NOCTON, DOCTEUR EN PHARMACIE DE LA FACULTÉ DE LILLE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA PHARMACIE

Flacon d'Eau des Carmes, Wikicommons,

L'eau de mélisse des Carmes, un alcoolat aux nombreuses vertus (troubles digestifs, fatigue et anxiété, chaleur, mal des transports...), est utilisée depuis des siècles. La plus réputée fut « l'Eau des Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard », du nom des moines qui la produisirent dès le XVII^e siècle et de l'emplacement initial de leur laboratoire à Paris, dans notre arrondissement.

C'est l'histoire de cette eau, qui perdure aujourd'hui sous le nom « Eau de mélisse des carmes Boyer », qui sera présentée.

Les conférences ont lieu en mairie du VI^e arrondissement, et durent environ une heure.

L'entrée est libre, sans réservation.

REVOIR NOS CONFÉRENCES



PROGRAMME ET "REPLAYS"

Vous pouvez revoir nos conférences en « replay », elles sont en ligne sur la chaîne Youtube de la mairie du 6^{ème}, et accessibles via notre site. La mise à jour des disponibilités y est régulièrement faite.

Il suffit simplement de se rendre sur notre site <https://www.sh6e.com/> à la page *Conférences*, et de **cliquer sur ce bandeau PROGRAMME ET « REPLAYS »**, ou directement à la page suivante : <https://www.sh6e.com/conference-programme-replays>



Dernière conférence en ligne : du 20 juin 2024 :

DU COLLÈGE MAZARIN À L'INSTITUT, UN PALAIS EN RÉVOLUTION

PAR PATRICK LATOUR, ADJOINT AU DIRECTEUR DES BIBLIOTHÈQUES DE L'INSTITUT, CHARGÉ DE LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE

ACTIVITÉS DES TIERS

ORGUES DE SAINT-SULPICE

Exposition, jusqu'au 9 octobre



LES ORGUES HISTORIQUES DE SAINT-SULPICE

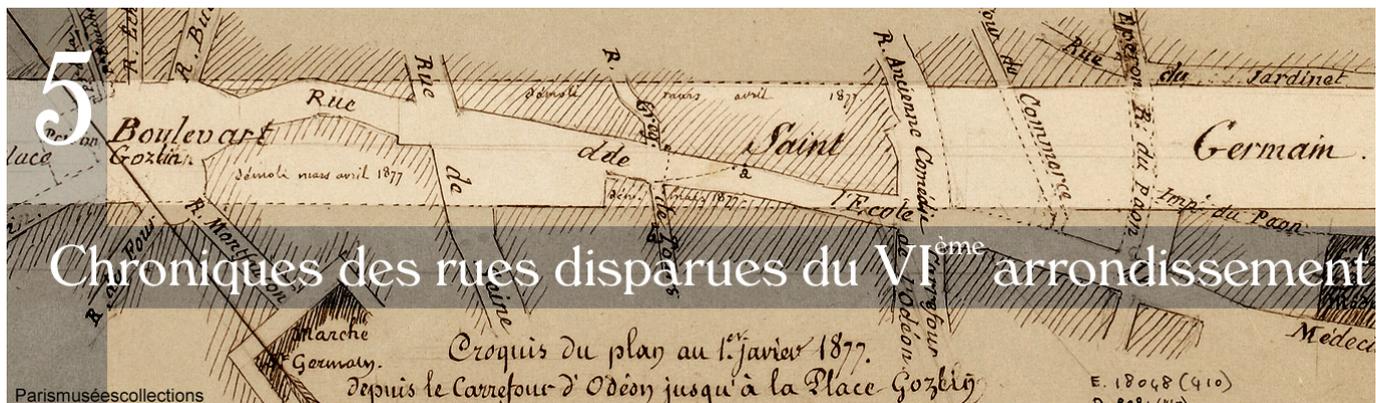
Le grand orgue, photo Antoine Thiallier,

Vous avez été nombreux à apprécier la conférence donnée en 2019 par Daniel Roth, organiste titulaire émérite du grand orgue et Pierre-François Dub-Attenti, président de l'Association pour le rayonnement des orgues de Saint-Sulpice (AROSS).

À l'occasion des journées Patrimoine, des événements organisés par cette association remettent en lumière ces deux orgues historiques.

Un instrument monumental, iconique et historique : c'est ce que vous propose de découvrir cette exposition, au travers des **photographies d'Antoine Thiallier**. Plongez au cœur de l'un des orgues les plus célèbres au monde. Ces clichés vous révéleront les secrets de cet imposant monument vivant, du gigantisme du buffet jusqu'au plus petit détail de sa console en passant par son infinie forêt de tuyaux.

Exposition en mairie du VI^e, Galerie du Luxembourg : jusqu'au 9 octobre, entrée libre.



La rue Taranne - II -



La rue Taranne vers 1866, photographie de Charles Marville, prise vers l'ouest depuis le carrefour Saint-Benoît, avant le percement du boulevard. Au fond la rue des Saints-Pères. Photo. Vergue.com

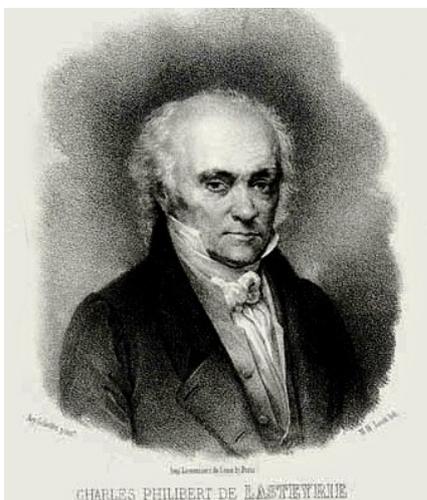
Les sociétés savantes dans la vapeur des bains

Ce n°12 de la rue Taranne (voir notre précédente chronique) présentait la particularité d'offrir aux Parisiens à la fois les soins du corps et ceux de l'esprit. Car on ne compte plus le nombre de sociétés philanthropiques ou savantes qui ont cohabité ou se sont succédé dans l'immeuble qui s'alignait en façade de la rue, principalement pendant la première moitié du XIX^e siècle. Cela ne doit rien au hasard, mais tient à l'action de deux hommes, plus ou moins oubliés de nos jours, le second surtout, dont les services ont accompagné leur création et permis leur développement.

Charles-Philibert de Lasteyrie, le philanthrope omniprésent

Vrai homme des Lumières (il est né en 1759), le comte Charles-Philibert de Lasteyrie s'intéresse à toutes les innovations technologiques de son temps. Il a été en 1801 l'un des fondateurs de la *Société d'encouragement à l'industrie nationale* et a ouvert en 1816 un atelier d'imprimerie-lithographie rue du Four-Saint-Germain. La veille de la bataille de Waterloo, il a aussi créé la *Société pour l'instruction élémentaire*, dont il est premier vice-président, et qui a pour mission de « propager, en France et à l'étranger, l'éducation élémentaire, et d'en perfectionner le

mode » (article 1 des statuts). Il participe à la fondation, le 19 novembre 1821, de la *Société de la morale chrétienne*, qui s'est d'abord fixé pour objectif l'abolition de la traite des Noirs, puis a élargi son domaine de réflexion à l'amélioration des conditions de détention dans les prisons. Elle publiait un journal mensuel. Elle fut particulièrement dynamique sous la Restauration et les premières années de la monarchie de Juillet. Le 15 août 1834, elle transforme son *Comité pour l'abolition de la traite des Noirs* (constitué en 1822) en *Société française pour l'abolition de l'esclavage*, dont l'action a été déterminante dans l'adoption par le gouvernement de la IInde République, le 27 avril 1848, du décret abolissant l'esclavage. Leurs objectifs atteints, elles décident leur dissolution, la seconde en 1850, la première en 1860.



Charles-Philibert de Lasteyrie à 67 ans, estampe de Nicolas Henri Jacob. Wikisource.

Ce n'est pas tout. Il crée et préside la *Société asiatique*, qui tient sa première séance le 1^{er} avril 1822. Son objet est « d'encourager l'étude des langues de l'Asie », « de se procurer les manuscrits asiatiques, les répandre par la voie de l'impression, d'en faire faire des extraits ou traductions » et « d'entretenir des relations et une correspondance avec les sociétés et avec les savants asiatiques ou européens »¹. Si Lasteyrie n'a pas son pareil pour donner corps à ses idéaux humanistes et y associer les personnalités en position de l'aider à les concrétiser, il n'entend pas se perdre dans les méandres ingrats de la gestion quotidienne des structures qu'il a créées. Il lui faut un administrateur. C'était d'ailleurs courant à cette époque : les associations avaient coutume de confier leur gestion courante à un tiers rémunéré, qu'on appelait « agent » ou, en fonction de l'importance, « agent général ». Il se met donc en quête d'un agent.

Eugène Cassin, l'agent « multicartes »

Né à Sens le 11 décembre 1796, Eugène Cassin perd à l'âge de 14 ans son père, « garçon de bureau à l'administration municipale » de la ville. On lui trouve un modeste emploi à l'hôpital. Quand, après la défaite de Waterloo, l'armée wurtembergeoise occupe la cité et que le personnel de l'hôpital se débande, il se fait remarquer par son courage et son dévouement auprès des malades, dont beaucoup de soldats blessés. Fait prisonnier, il est libéré à la signature du traité de paix du 20 novembre 1815. Il monte à Paris au moment où la *Société coloniale philanthropique de Sénégambie*, créée l'année précédente, recrute de jeunes hommes « militaires et employés qui avaient souffert des froissements occasionnés par les événements politiques de 1814 »². C'est son cas et il lui faut trouver un emploi. Il s'apprête à embarquer sur la fameuse Méduse, quand le destin lui fait croiser le chemin du comte Charles-Philibert de Lasteyrie.

Le monde des sociétés philanthropique n'est pas très étendu. Dans les locaux de la *Société coloniale philanthropique de Sénégambie*, Eugène Cassin a entendu parler des initiatives de Lasteyrie. Il s'introduit auprès de lui, lui raconte ce qu'il a fait à Sens et, en dépit de son très jeune âge, obtient sa confiance: sa carrière d'« agent » commence, il n'a pas vingt ans ! À la *Société pour l'instruction élémentaire*, il prouve rapidement ses capacités d'administrateur. Il se voit confier très naturellement la fonction d'agent au fur et à mesure de l'apparition des sociétés suivantes. Il trouve commode « de les réunir presque toutes dans une même agence qu'il établit dans sa propre demeure, rue Taranne »³. Les almanachs indiquent que c'était au n°12. Efficace dans les aspects pratiques de sa fonction, il se révèle aussi un gestionnaire rigoureux, répartissant judicieusement les dépenses. Ainsi obtient-il que la *Société asiatique* contribue au loyer des locaux pour la somme de 450 francs par an, à l'exclusion du chauffage et de l'éclairage⁴.

Cassin accueille aussi dans ses murs la *Société philanthropique en faveurs des Grecs*, dit *Comité grec*, constitué en février 1825 en soutien au soulèvement de la population grecque contre la domination ottomane, et plus tard, en décembre 1831, le *Comité national polonais*, qui regroupe les Polonais exilés ou proscrits après l'échec de l'insurrection contre la domination russe. À ses fonctions d'agent, il ajoute celles d'administrateur du Bureau de bienfaisance du 10^{ème} arrondissement ancien, de membre du Comité des écoles de ce même arrondissement, de commissaire à domicile des blessés de juillet (après la Révolution de 1830), de commissaire spécial de l'hôpital de la Charité, et de bien d'autres institutions. L'ensemble de ces fonctions lui valent, le 14 juin 1837, d'être élevé au grade de chevalier de l'ordre de la Légion d'Honneur.

Il meurt rue Taranne le 14 février 1844. Ses obsèques sont célébrées le surlendemain en l'église Saint-Germain-des-Prés, avant l'inhumation au cimetière de Vaugirard. Sa femme assure un bref intérim, avant qu'un dénommé Bernard reprenne le flambeau au mois d'octobre de la même année⁵. Charles-Philibert de Lasteyrie, quant à lui, décède le 3 novembre 1849 à son domicile 59 rue de Grenelle, qui relevait alors également du 10^{ème} arrondissement ancien.

Quelques sociétés savantes du n°12 de la rue Taranne

Fondée le 15 décembre 1821, la *Société de géographie* choisit elle aussi comme agent Eugène Cassin et établit son siège à son domicile. En 1827 elle émigre 36 passage Dauphine, puis 23 rue de l'Université en 1833, et ensuite 3 rue Christine en 1853. En 1878, la démolition des maisons du trottoir nord de la rue Taranne lui offre l'opportunité de faire édifier un bel immeuble le long du nouveau tronçon du boulevard Saint-Germain, à peu près à l'aplomb de l'ancien bâtiment de la rue Taranne, face à la rue du Dragon. Elle y siège encore aujourd'hui et on peut admirer au n°184 du boulevard le majestueux globe terrestre qui orne sa façade, entouré des deux cariatides allégoriques représentant la Terre et la Mer, œuvre du sculpteur Émile Soldi.



Le porche de la Société de géographie, au 184 boulevard Saint-Germain, Photo. Christian Chevalier.

Fondée en 1804, l'*Académie celtique* avait pour objet l'étude des monuments celtiques, des druides et de tout ce qui s'y rattache. Elle élargit progressivement son spectre de recherche et se transforme en 1814 en *Société des Antiquaires de France*, le mot « antiquaire » étant à considérer dans sa définition originelle d'érudit spécialisé dans l'étude des monuments ou objets d'art ou de collectionneur spécialisé dans les antiquités. L'*Almanach du commerce* de 1837 la mentionne au 12 rue Taranne, avec l'incontournable Cassin comme agent général.

On y trouve aussi, dans les années 1830, la *Société constitutionnelle centrale de Paris*, dont l'article premier des statuts précise que son but « est d'obtenir, par tous les moyens qui seront en son pouvoir, une organisation sociale fondée sur les bases de l'égalité et de la liberté civile, politique et religieuse. Elle s'occupe également d'éclairer par ses discussions et ses publications l'opinion publique et le pouvoir sur des objets d'intérêt public ». Il s'agit alors d'accompagner le changement politique découlant de la Révolution de 1830, et il existe des associations

de ce type dans plusieurs départements. On ne sera pas étonné que celle de Paris ait établi son siège 12 rue de Taranne, quand on sait qu'elle est présidée par ... le comte de Lasteyrie⁶. Il en va de même pour la *Société royale d'horticulture*, créée en 1827 et qui est l'ancêtre de l'actuelle Société nationale d'horticulture de France. Son fondateur, le vicomte Louis-Étienne Héricart de Thury, est l'un des fondateurs de la Société de géographie, quelques années plus tôt. Là encore, on ne sera donc pas surpris d'en trouver le siège 12 rue Taranne.



Jeton de la *Société royale d'horticulture*. Parismuséescollections, et portrait en estampe de Louis-Étienne Héricart de Thury. Auteur inconnu. Wikisource.

Sur les traces de Diderot

Le logis de Denis Diderot

La statue de Denis Diderot trône sur son socle de pierre place Jacques Copeau, face au flanc sud de l'église Saint-Germain-des-Prés. Les plus anciens de nos lecteurs se souviennent peut-être qu'avant de dominer cette « dent creuse » du boulevard Saint-Germain, elle se trouvait un peu en aval, sur le terre-plein du boulevard, devant la brasserie Lipp, tournée vers l'église. Elle avait été érigée à cet endroit en 1886, et en avait été déplacée en 1940 pour des raisons d'aménagement de la chaussée. Une de ses particularités est d'avoir été l'une des rares statues de bronze à ne pas avoir été fondue par les Allemands pendant l'Occupation.



La statue de Diderot sur le boulevard Saint-Germain, photographie d'Hippolytte Blancard, c. 1890, Parismuséescollections.



Aquarelle de la statue faisant face à l'église. Auteur inconnu. collection Sh6.

Son emplacement initial ne doit rien au hasard : il correspond au niveau du boulevard, ou plutôt de la rue Taranne, où s'élevait la maison dans laquelle le philosophe avait élu domicile pendant une trentaine d'années, de 1754 à 1784. Georges Lenôtre, référence s'il en est en matière d'histoire parisienne, a publié le 19 novembre 1913, dans le quotidien *Le Temps*, un article intitulé *Les logis de Diderot*, qui la situe très précisément: « De la rue de la Vieille-Estrapade, le nomade philosophe émigra rue Taranne ; il s'installa au quatrième étage d'une maison faisant

l'angle de la rue de l'Égout, en face de la rue Saint-Benoît »⁷. Il en occupait le 4^{ème} étage et avait aménagé en bureau-bibliothèque le grenier du 5^{ème}. Il y a reçu Rousseau, avant qu'ils se brouillent, et Grimm. Il y a écrit une partie de l'*Encyclopédie*, à laquelle contribuait aussi le baron Paul-Henri Thiry d'Holbach, qui demeurait de l'autre côté de la rue, au n°12, dans la maison même où, plus tard, s'ouvriraient les Bains Taranne.



La rue Taranne vers 1866, photographie de Charles Marville, prise depuis la rue Saint-Benoît vers le sud (la rue de Rennes est maintenant à la place de la rue de l'Égout). À droite la maison de Diderot encore debout. Photo. Vergue.com.

La vieille robe de chambre

En 1772 Diderot publie *Regrets sur ma robe de chambre*, courte méditation sur le bonheur et les richesses, les secondes n'étant pas nécessaires au premier. L'opuscule lui a été inspiré par un épisode personnel. En dépit de ses origines modestes (son père était coutelier à Langres), il n'en fréquentait pas moins les salons littéraires où se pressait la fine fleur des intellectuels de son temps, dont l'un des plus courus était celui de Mme Geoffrin. Lors d'une visite rue Taranne, celle-ci avait pu constater la simplicité de l'intérieur du philosophe. Diderot raconte que, lui ayant rendu « un service essentiel, elle imagine, par reconnaissance, d'aller déménager un jour tous les haillons du réduit philosophique, et d'y faire mettre d'autres meubles ». L'historien Georges Lenôtre présente une version légèrement différente : émue de « l'aspect misérable du logis », elle aurait profité d'une de ses absences et « fit remplacer par un élégant mobilier les meubles sordides du taudis de la rue Taranne et, quand Diderot rentra chez lui, il trouva son salon orné de soieries, de tapis épais et de tableaux de maîtres »⁸.



Le salon Geoffrin, gravure de Philibert Louis Debucourt, tirée d'un tableau peint par Lemonnier. Parimuséescollections.

Peu importe, car, au delà de sa portée philosophique, l'ouvrage présente un indéniable intérêt documentaire, l'auteur y dépeignant avec force détails son intérieur avant que sa bienfaitrice s'avise de le transformer : « Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres ;

quelques estampes enfumées, sans bordures, ébouées par les angles sur cette tapisserie ; entre ces estampes, trois ou quatre plâtres suspendus, formaient, avec ma vieille robe de chambre, l'indigence la plus harmonieuse ». On apprend aussi que l'un des tableaux de maîtres, signé de Joseph Vernet et présenté au Salon de 1769, ce qui, au passage, permet de dater l'initiative de Mme Geoffrin. Le sujet en est « la fin d'une tempête ». Diderot assure au passage qu'il insista pour payer au peintre le prix de ses couleurs, soit 25 louis, ajoutant que « ce n'est rien, mais toujours beaucoup pour une bourse philosophique »... Le tableau lui plaît tant qu'il veut que son gendre « le transmette à ses enfants, ses enfants aux leurs, et ceux-ci aux enfants qui naîtront d'eux ». On ne sait si son vœu fut exaucé.

Mme Geoffrin avait cru bien faire. Elle se trompait. Usant de la métaphore pour exprimer ses sentiments, il compare son logis à une robe de chambre : « Pourquoi ne pas l'avoir gardée ? Elle était faite à moi, j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner, j'étais pittoresque et beau ; l'autre, raide, empesée, me maneguine[sic] ». Et aussi : « J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre, je suis devenu l'esclave de la nouvelle ». Suit la litanie des pauvres objets qu'on a remplacés par de plus somptueux, avec, en guise de conclusion, une insulte *ad hominem*, « une pendule, et quelle pendule encore ! une pendule à la Geoffrin, une pendule où l'or contraste avec le bronze ». On ignore ce que l'intéressée en a pensé ...

La montée des quatre étages lui étant devenue difficile, il déménagea en 1884 pour une demeure mieux adaptée à son état de santé, rue de Richelieu, mais décéda deux mois plus tard.

Les carrosses à cinq sols

Les considérations philosophiques ou scientifiques n'allaient pas chez Blaise Pascal sans un solide esprit pratique. Observant les difficultés des parisiens de son temps à se déplacer dans la ville, il imagina la première offre de transports en commun de la capitale, les « carrosses à cinq sols »⁹. En novembre 1661 il s'associe avec quatre aristocrates pour créer une société dans laquelle il investit une partie de sa fortune et de celle de sa sœur, Mme Périer. Le 19 janvier 1662 Louis XIV signe les lettres patentes autorisant ladite société à exploiter ce nouveau service et lui en accordant le monopole. Cinq lignes sont ouvertes. La 4^{ème}, à la différence des autres, présentait un itinéraire circulaire composé de six tronçons, desservant sur la rive gauche, entre autres, la rue des Saints-Pères, la rue Taranne, la rue Férou et la rue de Vaugirard en longeant le jardin du Luxembourg. Sur les quatre autres lignes, le tarif était de 5 sols, quelle que soit la distance parcourue par le client, mais sur celle-ci, il ne s'appliquait que pour deux tronçons, nécessitant de payer à nouveau 5 sols si le trajet parcouru était plus long, et ainsi de suite tous les deux tronçons. Il y avait donc fallu ouvrir des bureaux au départ de chaque tronçon, et l'un d'eux se trouvait à l'angle de la rue Taranne et de la rue Saint-Benoît.

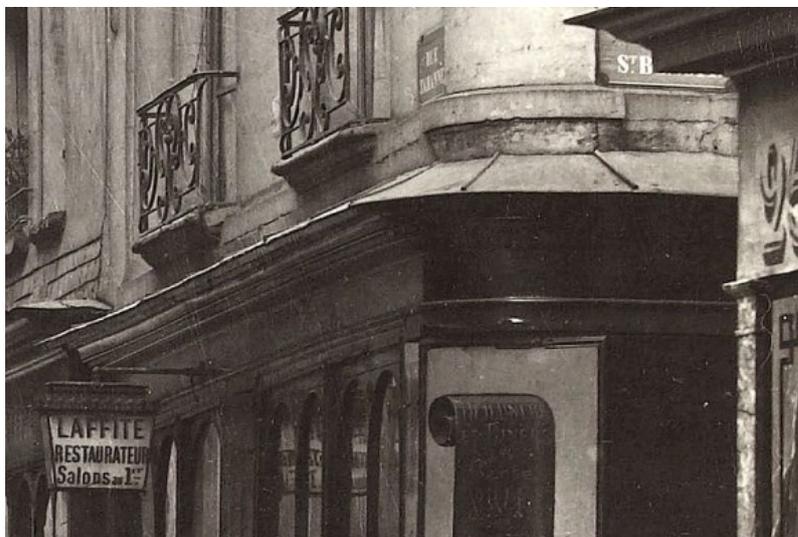
Pascal ne survécut que six mois à l'inauguration, assez cependant pour apprécier le réel succès initial de son entreprise. Bourgeois et nobles se pressaient. Le roi en personne aurait fait venir l'une de ces voitures à Saint-Germain et l'aurait prise pour se rendre chez la Reine Mère. Le service eut pourtant ses détracteurs, car le Parlement, en enregistrant les lettres patentes, ajouta une disposition qui ne figurait pas dans le projet initial de Pascal : l'accès en était interdit aux « soldats, pages, laquais et autres gens de livrée, manœuvres et travailleurs de bras », autrement dit au petit peuple de Paris. Et quand bien même y auraient-ils eu accès, le tarif de 5 sols s'avérait très élevé comparé au revenu de cette catégorie de la population. L'engouement initial ne dura pas et, à la fin du siècle, les carrosses à cinq sols avaient disparu.

Quand le restaurant traverse la rue ...

L'angle de la rue Saint-Benoît semble avoir été prédestiné à la bonne chère, puisque le restaurant Laffite accueillait ses clients à peu près à l'endroit où Le Café de Flore accueille aujourd'hui les siens. L'établissement figurait sur l'Almanach du Commerce depuis l'année 1850, en qualité de traiteur. Il s'agit sans doute de Nicolas Laffite, qui demeurait à deux pas, rue Sainte-Marguerite, comme en témoigne l'acte de naissance de son fils Félix, né le 9 novembre 1842, et sur lequel il est justement désigné comme traiteur. Les *Almanach du commerce* le mentionnent à cette adresse jusqu'en 1866. Les almanachs des trois années suivantes sont indisponibles.

En 1870 Laffite réapparaît, mais de l'autre côté de la rue, au n°5, et cette fois-ci en qualité de restaurateur. Il y figurera jusqu'en 1877, avec la mention *Laffite* fils à partir de 1873. Félix avait donc pris la suite de Nicolas. Le

tableau de correspondance des numérotations de la rue Taranne et du boulevard Saint-Germain montre que cette adresse correspond au n°153 de ce dernier. Cela est confirmé par *Le Figaro* du 15 août 1878 qui publie dans sa rubrique des petites annonces un avis de vente publique, le jeudi 22 août, de « tableaux modernes provenant du restaurant Laffite, 153 boulevard Saint-Germain, par suite de liquidation ». Si l'adresse de cette annonce ne laisse pas de place au doute, il n'en va pas de même pour le motif de la vente. Liquidation signifiant la fin de l'activité, on est tenté d'en conclure que l'affaire avait périclité, peut-être victime des désagréments nés des travaux haussmanniens.



Le restaurant Laffite avant son déménagement, ici au croisement des rues Taranne et Saint-Benoit vers 1866. Photographie de Charles Marville. Photo. Vergue.com

Or il semble n'en avoir rien été, puisque le restaurant Laffite continue à figurer dans les almanachs jusqu'à 1881 inclus. Nous tenons peut-être une explication dans un ouvrage paru en 1903. Il s'agit d'une biographie du peintre breton Jean-Louis Hamon, par Eugène Hoffmann, rédacteur au *Journal des artistes*, dont le père, lui-même peintre, avait été un ami de l'artiste. L'auteur y évoque le restaurant de Félix Laffite et prête à Hamon ces propos : « On allait déjeuner chez ce bon père Laffite, qui faisait crédit à ceux qui étaient malheureux comme moi ». Et dans une note de bas de page, l'auteur précise que « Le père Laffite était le tenancier d'un restaurant fameux sous le second Empire [...] C'était un rendez-vous de rapins, de peintres, d'artistes ». Il arriva même que ces clients nécessiteux peignissent dans la salle de restaurant : « C'est ainsi que chez le père Laffite il avait peint un *Grenadier entouré de toute une bande folâtre de jeunes femmes dansant autour de lui* ». On peut imaginer que ces artistes, dont plusieurs connurent ensuite la notoriété, comme Jean-Léon Gérôme ou Henri-Pierre Picou, aient laissé certaines de leurs toiles en guise paiement en nature. Ne sont-ce pas ces tableaux, qualifiés de modernes dans la petite annonce du *Figaro*, qui furent mis en vente publique pour désintéresser les créanciers ?

En 1880 la concurrence devient rude. Juste à sa gauche, au n° 151, deux Alsaciens ayant opté pour la France en 1871, Léonard et Pétronille Lipp, ouvrent un établissement à l'enseigne explicite, *Brasserie des Bords du Rhin* et au destin prestigieux. Mais il s'agit là de l'histoire du nouveau boulevard Saint-Germain et la raconter ici nous conduirait à dépasser les bornes de cette chronique. Limitons nous à dire que les nouveaux venus étaient classés dans la rubrique « limonadier » et proposaient en 1883 « bière de Munich de 1^{er} choix, charcuterie d'Allemagne ».

Était-ce à Laffite que songeait Jules Vallès dans son roman autobiographique *Le Bachelier* paru en 1881. Le héros, qui avait quitté Paris, y est de retour. Il croise par hasard un ancien camarade. « Où sont les amis, demande-t-il, quel est le café où l'on va ? ». L'autre répond : « On ne va pas au café, mais il y a le restaurant de la mère Petray, rue Taranne, où l'on dîne en bande le soir » (chapitre XVI – Paris). Ce serait plausible, au regard de ce qui précède.

Un décor prisé des écrivains

Nous avons vu que les écrivains du XIX^e siècle n'ont pas hésité à planter rue Taranne le décor de leurs récits, sans doute parce que l'endroit était suffisamment connu des lecteurs pour leur rendre familières les scènes décrites.

En février 1833, le journaliste saint-simonien Édouard Charton (1807-1890) publie dans la *Revue encyclopédique* un texte intitulé *Études politiques sur l'épicier : épisode de la vie de Claude Tarin*, dans lequel il mêle un personnage historique, Benjamin Constant, à des comparses de fiction. Le début est intéressant en ce qu'il évoque deux des endroits mentionnés dans la présente chronique. L'action commence pendant la Révolution de 1830. Benjamin Constant rentre de sa maison de campagne à Bagneux. Les barricades élevées un peu partout dans Paris l'empêchent de regagner son domicile. Il choisit de « chercher, par de longs détours, un refuge dans l'ancien local de la *Société de la morale chrétienne* [...] dont il était alors président ». Et c'est ainsi que « le 30 juillet 1830, à quatre heures de l'après-midi, un vieillard¹⁰, soutenu par deux personnes, traversa avec peine une barricade à demi écroulée de la rue du Dragon et se dirigea vers la *maison des bains de la rue Taranne* ».

La rue Taranne apparaît furtivement au détour d'un roman publié en 1839 dans la collection *Bibliothèque de la jeunesse chrétienne*, signé par l'abbé Guérinet, aumônier au collège royal de Tours, intitulé *Paul, ou les dangers d'un caractère faible, histoire religieuse et morale*, et approuvé par Mgr l'archevêque de Tours. C'est l'histoire édifiante d'un jeune paysan un peu trop naïf dont les espérances d'héritage font la proie de personnages peu scrupuleux. Ils réussissent à l'attirer à Paris et entreprennent de le jeter dans les bras d'une aventurière qu'ils font passer pour une duchesse. Ils s'y rendent ensemble : « Un fiacre passa, ils s'y jetèrent ... rue Taranne, n°5 ! Bien Messieurs ! ». C'est tout. On ignore pourquoi le bon abbé a choisi cette rue pour loger sa courtisane, ni si ce numéro l'a été au hasard ou correspond à une intention précise. En 1841 c'est au tour du critique Jules Janin, romancier à ses heures, de s'intéresser à la rue Taranne, dans son mélodramatique *L'Âne mort et la femme guillotinée*. Un des protagonistes remarque une jeune fille et la suit : « Je la retrouvai un matin au détour de la rue Taranne, près de la fontaine, où elle regardait couler l'eau ».

Dans Albert, l'un des huit chapitres de sa nouvelle *Mille et un fantômes*, publiée en 1849, co-écrite avec les deux Paul, Lacroix et Bocage, et aujourd'hui bien oubliée (peut-être non sans raison), Alexandre Dumas choisit d'y loger une de ses héroïnes : « Solange avait désiré un logement rue Taranne » ; « J'arrivai vers deux heures à notre petit appartement de la rue Taranne » ; « Les dimanches et les jeudis, nous les passions dans ce petit appartement de la rue Taranne : de la fenêtre de la chambre à coucher, nous voyions la place où nous nous étions rencontrés pour la première fois ». De cette dernière citation on peut même déduire que la maison se trouvait sur le trottoir nord et que la petite place en question était la place Saint-Benoît, de nos jours absorbée par le début de la rue de Rennes et la place du Québec.

Certains poussent le souci du réalisme jusqu'à évoquer les changements récents du quartier où ils ont choisi de placer leurs héros. Ainsi, dans *Les Cinq Cents Millions de la Béguine*, Jules Verne écrit-il, à propos du père de l'un de ses personnages : « Isidore sarrasin est mort à Paris en 1857, VI^e arrondissement, rue Taranne, numéro 54, hôtel des Écoles, actuellement démoli ». La démolition était en effet toute récente, le livre étant paru en 1879. On notera toutefois que le numéro 54, tout comme l'hôtel des Écoles, n'ont eu d'existence que dans l'imagination du romancier.

Une rue commerçante

Il serait erroné de penser que la vie économique et intellectuelle de la rue Taranne se fût limitée aux activités précitées. Commerçants et artisans s'y sont côtoyés en grand nombre jusqu'à sa disparition.

Gaston Prinnet, dans sa précieuse étude sur les fontaines de notre arrondissement, dit avoir vu une aquarelle représentant la fontaine « flanquée d'un côté d'une épicerie et de l'autre d'un magasin de modiste, dans la devanture duquel on aperçoit très distinctement des chapeaux de dames à la mode du I^{er} Empire », cette dernière précision permettant de dater cette représentation des années 1810¹¹. En 1852 un dessin de la même fontaine montre à sa droite un atelier de reliure au nom de Bichat.

En 1876, juste avant la démolition des maisons du côté pair, on trouve, au n°2, à l'angle de la rue Saint-Benoît, donc à l'emplacement du restaurant Laffite, un marchand de vins, au n°4, un layetier, c'est à dire un artisan spécialisé dans la fabrication et la vente de caisses et coffres en bois, principalement utilisés pour l'emballage, au n°6, un pharmacien, Roger Boyer, qui a maille à partir avec son quasi voisin et homonyme Amédée Boyer, ainsi qu'un marchand de sonneries électriques, au n°8, un magasin d'antiquités, au n°10, un peintre vitrier et un fabricant d'encre d'imprimerie, au n°12 (immeuble des bains Taranne au fond de la cour), un limonadier et une boutique de

lingerie, au n°14, un bottier et Amédée Boyer, le fabricant de la très réputée eau de mélisse des Carmes à laquelle il avait associé son nom, au n°16, un restaurateur, au n°18, un boulanger, et au n°20, le Bazar Taranne¹².

Une absente de marque, évoquée quelques lignes ci-dessus, aurait eu sa place dans cette chronique : *'Eau de mélisse des Carmes Boyer*. Son histoire fera l'objet de la conférence programmée le 19 décembre prochain et sera publiée dans le bulletin annuel de l'année 2024.

Telle était, dans sa diversité, l'ancienne rue Taranne. Les visions urbanistiques d'un souverain et la ténacité d'un préfet pour leur donner une traduction concrète ont signé son arrêt de mort. Dans le quotidien *La Presse* du 3 août 1877 : « Les travaux du boulevard Saint-Germain seront prochainement terminés ; [...] Entre la rue des Saints-Pères et la rue Saint-Benoît, dans la rue Taranne, un seul immeuble est encore debout, qui va tomber dimanche ; ce point du boulevard est le seul encore encombré de matériaux qu'on se dépêche d'enlever ; le vieux bâtiment de l'Académie de médecine, complètement dégagé, apparaît maintenant tout entier ».



Les travaux de percement du boulevard. Dessin de Emile Antoine Guillier, entre 1867 et 1883, Parismuséescollections.
Les dépendances de l'Hôpital de la Charité « vues par suite de la démolition d'une grande maison au coin des rues des S^{ts} Pères et de Taranne ». Dessin de Leymonneyre, 1873, Parismuséescollections.

Jean-Pierre Duquesne

1 Henri Guérin, *La vie de la Société asiatique depuis un siècle dans le VI^e arrondissement*, Bulletin de la Société historique du VI^e arrondissement, tome XXVI, année 1925.

2 Pierre Bonnassieux, *Les grandes compagnies de commerce*, Paris, Plon, Nourrit & Cie, 1862.

3 L.Valter, *Notice nécrologique de M. Eugène Cassin*, in *Revue générale biographique, politique et littéraire*, mars 1844.

4 Henri Guérin, op.cit.

5 Henri Guérin, op.cit.

6 *Les Révolutions du XIX^e siècle*, tome 1 *Les associations républicaines 1830-1834*, Éditeur EDHIS (reproduit en fac-sim.), 1974.

7 Ce fut, au siècle précédent, la demeure du sieur de Longpré, l'écuyer responsable de l'Académie équestre de la rue de l'Égout (voir la récente chronique sur la rue de l'Égout).

8 Georges Lenôtre, *Les logis de Diderot*, in *Le Temps*, 19 novembre 1913.

9 Georges d'Avenel, *Le mécanisme de la vie moderne/Les moyens de transports urbains/1.Fiacres et omnibus*, in *La Revue des Deux Mondes*, 5^{ème} période, tome 13, 1903.

10 Benjamin Constant avait alors 61 ans, ce qui, pour l'époque, était considéré comme un âge avancé. Il mourra d'ailleurs quelques mois plus tard, le 8 décembre.

11 Gaston Prinnet, *Historique des fontaines publiques dans le VI^e arrondissement*, in Bulletin de la Société historique du VI^e arrondissement de Paris, tome XXIX, année 1928.

12 Annuaire-Almanach du commerce, Année 1876.